

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Brief [an Ernst Robert Curtius]

Gide, André

Vence, 15.03.1931 [15.3. [19]31]

[urn:nbn:de:hbz:5:1-307730](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:5:1-307730)



Pence

157.3.31

Quelle exquise surprise m'apporte votre article de
la literarische Welt, et que vous êtes aimable, cher ami!
Jusqu'à présent aucun autre écho qu'une impertinente
pouailleurie de Vandereem dans Candide: des débuts de
H. A. G. dans l'opérette; où il me conseille de ~~relire~~ le
théâtre de Heilhae et Halerig. Et un entrefilet de Salow,
fort louangeur, il est vrai. Du reste je n'attends rien
d'autre et ne pense faire aucun "service de presse" de l'édition
prochaine qui va paraître prochainement chez Schiffria,
tirée à petit nombre - mais dont je vous réserve un bel
exemplaire. Je l'envoierai à Bonn où il attendra votre
retour d'Ischia.

Heureux, très heureux, d'apprendre que vous avez
achevé la traduction des Essais. Mais, ayant reçu ma
lettre à Belfion, je m'étonne un peu que vous ne
croiriez par devoir également la donner - fût-ce avec
coupures. Mais vous êtes meilleur juge que moi.

Sans nouvelles de la traduction de Corydon.

Je suis à Pence depuis quelques jours, bientôt
achevant la lecture de Clarissa Harlowe (près de
3000 pages!) travaillant peu, me languissant beaucoup.

Je viens de recevoir les épreuves du livre de Herbart,
ent publié la N. R. F. Fort heureux d'y trouver
beaucoup plus de talent que je n'osais en attendre.

Bien supérieur, à mon avis, aux Enfants Terribles de



Coclean, qui lui écrit : "depuis que j'ide en entre dans notre maison de Noquebrune, tu as cessé d'aimer, de vivre mon oeuvre". Vous savez qu'il avait été en malade (crachements de sang, etc); ~~il continue~~ faute de ressources pour s'offrir un traitement dans le midi, il attend des jours meilleurs, à Saverne, auprès de sa mère, et se repose, et travaille de son mieux. Il affirmait s'être à peu près complètement guéri de l'opium (et c'est sans doute un peu cela que Coclean appelait : "cesser de vivre mon oeuvre") mais je crains que l'ennui ne l'y replonge. Je voudrais bien l'aider et suis heureux d'être parvenu à faire accepter son livre par Gallimard (cela n'a pas été sans trépas); heureux surtout que ce livre soit bien meilleur que je n'espérais...

Sans doute repartirai-je vers la fin du mois; puis Paris; puis Cuverville où je serais installé encore et déjà, si pas trop mal installé pour y pouvoir supporter le froid.

Au revoir, cher ami avec qui j'aurais tant de plaisir à causer. Mes affectueux hommages à Madame Curtius.

Votre reconnaissant et dévoué

André Gide